

CHAPITRE 5

«Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur ma vigne.»

1. Après avoir tour à tour effrayé par de terribles menaces et réjoui par de magnifiques promesses les enfants d'Israël, après leur avoir appliqué ces différents remèdes, il revient au début de son propre discours, il reprend le commencement de sa prophétie. En effet, il avait commencé par leur rappeler les bienfaits dont Dieu les avait comblés : «J'ai engendré des enfants et je les ai élevés,» puis les crimes dont ils s'étaient eux-mêmes rendus coupables : «Et ils m'ont dédaigné, Israël m'a méconnu, mon peuple ne m'a pas compris.» (Is 1,2-3) Il revient ici sur la même pensée, bien qu'il l'exprime en d'autres termes. Mais, puisqu'il va de nouveau leur adresser des reproches, pourquoi cette nouvelle accusation porte-t-elle le nom de cantique ? C'est à bon droit que Moïse avait employé ce titre, ainsi que Marie, sa sœur; c'était un chant triomphal qu'il allait faire entendre, il avait donc raison de commencer ainsi : «Chantons un cantique au Seigneur, car il a fait glorieusement éclater sa puissance, il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier.» (Ex 15,1) Débora de même eut raison de composer un chant triomphal, puisqu'elle rapportait au Seigneur la gloire de son admirable trophée, de sa merveilleuse victoire. Mais comment se fait-il qu'au moment de lancer les plus vives récriminations et de prononcer des paroles qui doivent surexciter l'âme, au lieu de la reposer, Isaïe nous annonce qu'il va chanter ? comment appelle-t-il cantique un acte d'accusation ? Il n'est pas le seul néanmoins, et ce grand Moïse lui-même, qui tout à l'heure chantait son hymne de triomphe, voulant réprimander les Juifs, composait un long cantique tout plein de récriminations, et disait : «Est-ce ainsi que vous témoignez votre reconnaissance au Seigneur ? Ce peuple est frappé de stupeur et de démence.» (Dt 32,6) Et ce tissu d'accusations, il leur prescrit de le chanter eux-mêmes, et nous le chantons encore aujourd'hui.

Pourquoi donc ont-ils fait de leurs accusations un cantique ? Ils étaient guidés en cela par une sagesse supérieure, ils avaient pour but de produire un grand bien dans l'âme de leurs auditeurs. Comme, d'une part, rien n'est plus avantageux que le souvenir constant de nos péchés, et comme, d'autre part, rien n'aide plus la mémoire que la mélodie, pour combattre dans le cœur des hommes la répugnance qu'ils auraient à se rappeler leurs iniquités à raison même de la gravité des reproches, le prophète a recours à la puissance du rythme, et combat ainsi le sentiment de la honte en même temps que celui de la douleur; de la sorte ils s'accuseront souvent eux-mêmes en redisant les mêmes paroles, entraînés qu'ils seront par leur amour naturel pour l'harmonie : c'est donc un enseignement perpétuel de vertu qu'il leur met dans la bouche, puisqu'il ne leur permet pas ainsi d'oublier le mal qu'ils ont fait. Vous le savez, les autres livres de l'Écriture ne sont pas même connus de nom par un grand nombre de fidèles; tandis que tous ont sur les lèvres les expressions des psaumes et des autres cantiques dont nous parlons. L'expérience nous montre donc de quel bien le chant est pour nous la source. Voilà pourquoi ce début : «Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur ma vigne.» Ce cantique que je chante pour mon bien-aimé, ma vigne en sera l'objet, et mon bien-aimé lui-même; je chante pour lui et sur lui, c'est dans son intérêt que je chante. – S'il appelle son bien-aimé, le bien-aimé de son cœur, celui-là même dont il va faire le procès, ne vous en étonnez pas; c'était déjà une grande accusation pour ce peuple, qu'étant l'objet d'un tel amour et d'une telle bienveillance de la part de Dieu, il ne se fût pas corrigé de ses désordres. Un autre prophète le lui signifiait en ces termes : «J'ai trouvé Israël comme un raisin dans le désert; j'ai vu ses pères comme un fruit prématuré sur le figuier.» (Os 9,10) Il exprime par de semblables images à quel point ils étaient pour lui un objet de complaisance et d'affection, affection et complaisance basées non sur leur propre vertu, mais sur la bienveillance divine. Et voici le sens de ce qu'il dit : Je les ai aimés comme un voyageur aime le raisin qu'il rencontre dans le désert, comme on aime à trouver un fruit prématuré sur un figuier. – De pareils exemples sont indignes de Dieu, mais conformes aux appétits grossiers de ce même peuple. – Et, bien qu'ils fussent l'objet d'une aussi grande dilection, «ils se sont éloignés de moi, ils sont allés à Béelphégor.» Voilà donc pour quelle raison le Seigneur nomme ce peuple son bien-aimé : il veut dire par là qu'il a tout fait de son côté pour leur témoigner son amour, sans mérite préalable du côté des hommes. Ils ne se sont pas même après coup montrés dignes des bienfaits dont Dieu les avait prévenus, ils ont comme affecté d'agir en sens inverse. «La vigne de mon bien-aimé a été plantée sur une colline, dans un terrain fertile.» L'image de la vigne laisse déjà briller sa prévoyance et sa sollicitude pour eux.

2. Il ne s'en tient pas là, il énumère les autres faveurs dont il les a comblés. La position du lieu d'abord en est une; il en signale la beauté, en même temps que la fécondité du sol : «Sur une colline, dans un terrain fertile.» David dans un de ses cantiques disait aussi de Jérusalem : «Les montagnes sont placées autour d'elle, et le Seigneur entoure son peuple de sa protection.» (Ps 124,2) Il l'a ceinte d'une première barrière par la situation qu'il lui a donnée; mais, non content de cela, c'est lui-même qui lui servira de rempart. Cette colline, ce point élevé, l'expression métaphorique du texte, qui rappelle l'idée des cornes d'un taureau, marque bien la force du lieu même et de plus, le secours tout-puissant de Dieu. C'est une expression devenue populaire pour rendre la situation de ceux qui se sont retirés en lieu sûr. L'esprit des hommes est frappé de cette idée qu'il n'est pas d'animal aussi fort que le taureau, et que la force du taureau gît surtout dans les cornes, dont il se sert comme d'une arme offensive et défensive; et l'Écriture appelle souvent corne de licorne la puissance de l'homme qui vit en toute sécurité. Ce même mot reparait ici dans le texte et représente l'élévation et la sûreté du lieu qu'on habite; ce qui rappelle le début même de la prophétie : «J'ai engendré des enfants, je les ai exaltés.» (Is 1,2) Le terrain fertile rappelle aussi cette «terre où coulent le lait et le miel,» dont parlait Moïse. (Ex 3,8)

«J'ai formé une haie, et je l'en ai entourée.» Cette haie, c'est le mur de la ville, ou la loi, ou la providence même de Dieu; la loi les protégeait beaucoup mieux que les murailles les plus fortes. «Et je l'en ai entourée» comme d'une barrière infranchissable. Comme une haie peut facilement être franchie, j'ai doublé ce rempart par un autre. «C'est une vigne de Sorech que j'ai plantée.» Toujours la même métaphore; il ne faut donc pas entendre ceci à la lettre, il suffit d'en entendre le sens et la portée. Par cette vigne de Sorech le prophète veut dire une vigne d'un plant choisi, vrai, généreux, qui n'admet aucun mélange avec des espèces inférieures ou même étrangères; et l'on sait à quel point ces espèces sont nombreuses. «Au milieu j'ai bâti une tour et construit un pressoir.» Par cette tour plusieurs entendent le temple, et par ce pressoir l'autel, vu que l'autel reçoit en quelque sorte les fruits de toutes les vertus, en même temps que toutes les offrandes et toutes les victimes. Pour moi, je m'en tiens à ce que j'ai d'abord dit, pensant devoir toujours interpréter de la même façon ce langage métaphorique. Ces diverses images rendent cette pensée : En ce qui me concerne je n'ai rien négligé, je leur ai témoigné la plus tendre sollicitude. Je ne les ai pas accablés de travaux, épuisés de sueurs; je ne leur ai pas imposé le soin de bâtir, de creuser, de planter; je leur ai transmis l'œuvre toute faite. Ma bonté ne s'est pas arrêtée là : «J'ai attendu que ma vigne donnât du raisin;» j'ai attendu la saison favorable, ma patience ne s'est pas lassée. – Voilà bien le sens de ces paroles. – Et puis qu'est-il arrivé ? «Elle a produit des épines.» On ne saurait mieux peindre leur vie stérile, la rudesse et la perversité de leurs mœurs. Or, comment seraient-ils dignes de pardon ceux qui paient par de semblables fruits une culture semblable ?

«Et maintenant, hommes de Juda, habitants de Jérusalem, prononcez entre moi et ma vigne.» C'est être bien sûr de son droit que de prendre les accusés eux-mêmes pour juges de ce qu'on a fait et de ce qu'ils ont fait. «Et maintenant.» Je ne reviens pas sur le passé, semblait-il dire, je veux qu'on prononce sur ce qui se passe aujourd'hui, tant je suis assuré de remplir envers vous toute justice, tandis que vous ne faites pas ce qui dépend de vous. «Que ferai-je de plus pour ma vigne ? J'ai vainement attendu qu'elle produisit des raisins; elle n'a produit que des épines.» La suite du discours présente quelque obscurité; il est donc juste de l'éclaircir. Voici le vrai sens de ce langage : Que devais-je faire sans que je l'aie fait ? Quel motif leur ai-je donné de commettre de tels péchés ? Qu'ont-ils à me reprocher ? M'ont-ils trouvé en défaut, pour se rendre ainsi coupables ? Que ferai-je désormais à ma vigne que je n'aie déjà fait ? Ce que j'ai fait, vous le voyez; mais ce n'est pas moi qui me limite; qui déclare avoir beaucoup fait pour vous, c'est à vous-mêmes que je demande si je n'ai pas tout fait, s'il me reste quelque chose à faire : parlez, vous témoins de ma conduite, vous comblés de mes bienfaits, vous qui les connaissez par expérience; je n'interroge pas des étrangers ou des inconnus. «A présent je vous dirai comment je traiterai ma vigne.» Il a triomphé dans ce débat, il a mis à nu leur ingratitude; il va donc porter son arrêt et déclarer ce qu'il se propose de faire, non pour les condamner définitivement, mais pour les ramener à la sagesse par le sentiment de la terreur. «J'enlèverai la haie, et ma vigne sera ravagée; je détruirai le mur qui l'entoure, et elle sera foulée aux pieds.»

3. Je leur retirerai ma protection, je ne serai plus leur auxiliaire, je les priverai des soins que leur prodiguait ma tendresse, et le malheur leur apprendra, quand ils seront exposés à tous les outrages, quels étaient les biens dont ils jouissaient auparavant. «Et j'abandonnerai ma vigne; elle ne sera ni taillée ni labourée.» Il poursuit toujours la même métaphore. A vouloir examiner les choses de près, on comprend qu'il parle ici de la bienveillance qu'il leur a

témoignée en leur donnant ses enseignements et ses préceptes. Ils ne posséderont plus désormais les mêmes avantages, ils n'auront plus ni docteurs, ni chefs, ni prophètes qui les dirigent dans le droit chemin, qui se dévouent à leur bonheur. Ce que les uns font à l'égard de la vigne, en la cultivant, en remuant la terre, en retranchant les rameaux inutiles, d'autres le font à l'égard des âmes, en les corrigeant, en les éclairant, en les effrayant même. Eh bien, ce peuple n'aura plus de tels cultivateurs, transporté qu'il sera sur une terre étrangère. «Et les épines l'envahiront, comme elles envahissent une terre inculte; et j'ordonnerai aux nuées de ne plus l'arroser de leurs pluies.» C'est la désolation de la ville, ou bien la désolation des habitants eux-mêmes et de l'âme de chacun, qu'il prédit de la sorte. Plusieurs pensent que les nuées désignent les prophètes, qui reçoivent en effet la rosée céleste, et puis transmettent au peuple ce qu'ils ont eux-mêmes reçu. Ils ne rempliront donc plus leur mission accoutumée. Les Juifs exilés pourront bien avoir avec eux un ou deux prophètes; mais la foule de ces hommes inspirés gardera le silence.

«La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël, et les enfants de Juda sont sa plantation nouvelle et bien-aimée. J'attendais de ce peuple qu'il pratiquât la justice, et il a commis l'iniquité; à la place du jugement, les cris de l'oppression.» Comme il avait accumulé les noms métaphoriques, vigne, tour, pressoir, haie, labour et taille de la vigne, de peur que quelqu'un ne s'imaginât follement qu'il s'agissait là d'une vigne réelle, il finit par tout interpréter lui-même en disant : «La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël.» Non, je ne parle pas de la végétation, de la nature inanimée, des pierres et des murs; c'est de mon peuple que je parle. – Aussi dit-il encore : «Et les hommes de Juda sont ma plantation nouvelle et bien-aimée.» La tribu de Juda avait quelque chose de plus que les autres : elle possédait le temple et tous les objets du culte; elle jouissait d'une plus grande prospérité et d'une plus haute puissance, par son droit à la royauté. L'expression d'amour qu'il leur applique est au fond un reproche de plus, puisqu'ils ont si mal reconnu cet amour si tendre. Ceux qui aiment véritablement ne savent pas même cacher leur amour dans les accusations auxquelles ils se livrent. Nous trouvons là un autre enseignement qui n'est pas à dédaigner. Quel est-il ? C'est un exemple qui nous montre dans quelles circonstances et quels passages des Livres saints il faut user de l'explication allégorique; qu'il n'est pas en notre pouvoir de les interpréter à notre guise, et que toute allégorie doit avoir pour base la pensée même de l'Écriture. Voici ce que je veux dire par là : L'Écriture explique ici le sens des mots vigne, haie, pressoir; elle ne nous laisse plus dès lors le droit de les appliquer à des choses ou à des personnes différentes, selon notre propre jugement; son interprétation est formelle : «La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël.»

Lorsqu'Ezéchiel nous montre un grand aigle aux larges et puissantes ailes se précipitant vers le Liban et enlevant la cime d'un cèdre, il ne nous laisse pas non plus le droit d'interpréter cette allégorie, puisque lui-même nous dit ce qu'il entend par l'aigle et par le cèdre. Isaïe lui-même, quand un peu plus loin il fait se précipiter à travers la Judée un fleuve impétueux, déclare quel est le roi qu'il a peint sous cette image, et ne nous permet plus ainsi d'en faire une application différente. Nulle part l'Écriture sainte ne s'écarte de cette loi : elle donne toujours la clef des allégories qu'elle emploie, voulant de la sorte empêcher les esprits avides de telles figures d'errer au hasard et sans but, de s'égarer dans leurs propres imaginations. Faut-il s'étonner de le voir dans les prophètes ? L'auteur des Proverbes l'observe aussi. Après avoir dit : «Que le cerf de ton amitié, le faon de tes prédilections reste auprès de toi; garde ta source pour toi seule,» (Pro 5,19) il interprète aussitôt sa pensée, et déclare qu'il entend parler de la femme libre et légitime par opposition à la femme étrangère et corrompue. C'est donc de la même manière que le prophète nous explique ici ce qu'il entend par la vigne. Il dénoncé les crimes de son peuple et dit quel en sera le châtement; alors Dieu prépara sa propre justification en disant : «J'attendais qu'il pratiquât la justice, et il a commis l'iniquité; à la place du jugement, les cris de l'oppression.» C'est à bon droit, par conséquent, que je le frappe. «J'attendais qu'il pratiquât la justice;» et c'est tout le contraire qu'il a montré dans sa conduite, l'iniquité, l'injustice, les clameurs. Ce dernier mot signifie l'insatiable cupidité, l'aveugle colère, les iniques fureurs, les rixes et les colères. «Malheur à ceux qui joignent à leurs maisons une maison nouvelle, à leurs champs un nouveau champ, ravissant toujours à leur prochain quelque chose de plus.» L'avarice et la rapine étaient déjà représentées par les clameurs; mais il caractérise encore mieux l'espèce et la grandeur de leur perversité. C'est un cri de douleur qu'il laisse encore échapper, pour bien manifester la gravité des péchés commis, le mal incurable dont les hommes sont affectés.

4. On peut voir jusque dans nos jours cette même audace dans la cupidité chez les amis effrénés de la richesse : ils ne songent qu'à s'emparer des terres de leurs voisins, non

pour avoir plus de sécurité dans leurs propres possessions, mais pour dépouiller les autres; comme un incendie qui va toujours croissant, ils ravagent tout ce qui les entoure. «Voulez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre ? Ces choses ont frappé les oreilles du Dieu des armées.» C'est leur dire qu'ils se fatiguent en vain, que leurs efforts sont inutiles. Comme de tels hommes sont moins détournés du mal par les peines et les châtiments que par la pensée qu'ils ne jouiront pas du fruit de leurs rapines, c'est une menace dont Dieu se sert encore pour les corriger; il leur annonce qu'ils trouveront toute sorte de fatigues et de chagrins dans le péché, mais qu'ils n'en retireront aucun fruit, si ce n'est le péché lui-même. L'œil qui ne dort pas ne saurait se fermer sur de pareils désordres. En disant que ces choses frapperont son oreille, il n'entend certes pas qu'elles lui seront alors connues; il veut parler de la vengeance qui sera sur le point de fondre sur eux. «Auront-ils un grand nombre de maisons ? les plus riches et les plus belles resteront dans la solitude, personne ne sera là pour les habiter.» Voilà ce que fait l'avarice : en donnant à ses favoris de nouvelles possessions, elle finit par les dépouiller de ce qu'ils avaient déjà. C'est ce qu'il insinue dans le même texte : Quand vous aurez fait de splendides constructions, quand vous aurez spolié les autres pour vous enrichir, c'est alors que vous perdrez votre première fortune. Les édifices seront là debout, mais entièrement solitaires; une voix plus éclatante que celle de la trompette s'en échappera pour accuser ceux qui les auront volés, cette solitude elle-même sera comme le magnifique trophée de la justice.

«La vigne labourée par dix paires de bœufs ne rapportera qu'une mesure de vin; les champs ensemencés ne produiront que le dixième de la semence.» De la désolation de la ville il passe à la désolation des campagnes, pour frapper par tous les moyens l'esprit de ses auditeurs. – Ni les maisons ne garderont leurs habitants, ni la terre ne montrera sa vertu féconde. Dès l'origine des choses, à cause du péché d'Adam, elle se couvrit de ronces et d'épines; plus tard, l'iniquité de Caïn établit une disproportion encore plus grande entre les fruits et les travaux, entre les énergies premières du sol et ses énergies présentes. On peut voir fréquemment ailleurs la terre frappée à cause des péchés des hommes. Et pourquoi vous étonneriez-vous que la terre soit frappée de stérilité aussi bien que les hommes eux-mêmes, quand c'est à cause de nous qu'elle est assujettie à la corruption, à cause de nous qu'elle en sera délivrée ? Comme elle existe uniquement pour nous et pour notre service, cette destination est le principe régulateur de son mode d'existence. Nous en voyons une preuve dans l'histoire de Noé : la nature humaine étant tombée dans une extrême perversité, tous les éléments terrestres furent bouleversés et confondus, les semences, les plantes, les animaux de toute espèce, la terre et la mer, l'air et les montagnes, les collines et les bois, les villes et les murailles qui les protègent, les maisons et les tours; la terrible inondation engloutit toute chose. Comme il fallait cependant que notre race reprit son cours, la terre elle-même rentra dans son ordre accoutumé et revêtit de nouveau sa beauté antérieure. Il est aisé de voir que tout cela tourne en partie à l'honneur de l'homme. Pour lui la mer se retire et reparaît, le soleil et la lune sont arrêtés dans leur course et suspendent leur marche, le feu remplit les fonctions propres de l'eau, la terre celles de la mer, la mer celles de la terre, tout en un mot s'assouplit et se transforme pour le service du genre humain. L'homme est le plus élevé de tous les êtres visibles, et c'est pour lui que tous les autres ont été faits. Voilà pourquoi, le peuple juif ayant péché, Dieu ne permet pas à la terre de donner ses fruits; les fatigues et les sueurs ne peuvent alors féconder ses entrailles : les hommes apprennent par là que ce n'est pas à l'art de l'agriculture, aux travaux des bœufs, à la nature de la terre, ni à rien de semblable, qu'il faut attribuer sa fécondité; que le Seigneur est le maître de tout, que sa main libérale répand tous ces biens, ou les retient tous quand il le juge convenable.

«Malheur à ceux qui se lèvent de grand matin pour boire des liqueurs fermentées, et qui ne cessent jusqu'au soir, car le vin les brûlera. Ils boivent le vin au son de la cithare, de la lyre, du tambour et de la flûte; mais ils n'ont pas un regard pour les œuvres de Dieu, ils méconnaissent les œuvres de ses mains.» Après leur avoir représenté leur insatiable avarice, il met devant leurs yeux la cause première du mal. C'est l'ivresse, cette source intarissable de maux, quand surtout elle s'élançait par delà toutes les bornes.

5. Or, considérez avec quelle force il les accuse sur ce point : c'est tout le jour qu'ils consomment dans ce désordre; ce n'est pas seulement à l'heure de leur repas, c'est sans interruption qu'ils s'adonnent à l'ivresse; ils commencent au lever du soleil, dans ce moment où tout nous porte à la réserve; et puis, une fois envahis par cette infirmité, ils y demeurent plongés jusqu'à la nuit, souvent en dépit d'eux-mêmes. Oui, quand ils sont entrés dans le tourbillon de l'intempérance, quand leur âme est sortie de son état naturel, pour devenir le jouet de cette passion tyrannique, ils ne peuvent plus se gouverner; comme un navire

déseparé et qui n'a plus ni matelots ni pilote, vogue au hasard, est ballotté dans tous les sens par la fureur des ondes, ils sont emportés par d'autres flots, et leur raison a déjà fait naufrage. C'est pour cela qu'il est dit : «Malheur à ceux qui se lèvent de grand matin pour boire les liqueurs fermentées.» Ils ne satisfont pas un besoin, ils n'attendent pas que la soif se fasse sentir pour donner au corps un soulagement nécessaire; ils n'ont pas d'autre souci, d'autre soin que de vivre dans une perpétuelle ivresse. La liqueur fermentée spécialement désignée dans le texte, c'est le suc des fruits du palmier écrasés et broyés pour en extraire une sorte de vin; cette liqueur porte au sommeil et plonge dans l'ivresse. Sans égard à ces résultats, ils ne cherchent que la sensation du plaisir, ils la prolongent jusqu'au soir. «Et le vin les brûlera.» Il est de l'essence même de l'ivresse d'exciter la soif à mesure qu'elle augmente elle-même. Le reproche qui suit n'est pas moins grave que le premier : «Ils boivent le vin au son de la cithare, de la lyre, du tambour et de la flûte.»

La même accusation se retrouve dans un autre prophète contre ceux «qui boivent des vins exquis, se couvrent de précieux parfums, applaudissent au son des instruments de musique. Ils ont regardé ces plaisirs comme des biens durables et non comme de vaines et fugitives ombres.» (Amos 6,5-6) C'est le signe d'une intelligence affaiblie et d'une âme complètement relâchée, de faire ainsi de sa maison un théâtre et de s'abandonner à de pareils chants. Ce que fait l'ivresse en obscurcissant la raison, la musique voluptueuse le fait aussi en éteignant la vigueur de l'esprit, en brisant la force du cœur, en nous enfonçant de plus en plus dans la mollesse. «Mais ils n'ont pas un regard pour les œuvres de Dieu, ils méconnaissent les œuvres de ses mains.» Il parle là des miracles opérés par lui, ou simplement du spectacle de la nature. Comment pourraient-ils en devenir les spectateurs, eux qui changent le jour en nuit, et qui la nuit gisent dans un état qui n'est guère préférable à celui des morts ? Comment pourraient-ils contempler le soleil levant, la rayonnante beauté du ciel, les chœurs innombrables des étoiles que le soir y fait épanouir, l'ordre et l'utilité du reste des créatures, eux qui sont privés en même temps des yeux de l'âme et de ceux du corps ? Ce n'est pas un malheur ordinaire que celui-là, de n'avoir jamais contemplé les merveilles du Seigneur quand on vient à quitter la terre, par la raison qu'on a passé sa vie dans les ténèbres de l'ivresse.

«Aussi mon peuple est-il devenu captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur.» Il affirme comme une chose déjà faite ce qui doit arriver plus tard, la peine est à côté du délit, ou mieux dans le délit même; car l'ivresse constitue déjà le plus affreux supplice, par la perturbation qu'elle jette dans l'âme, l'aveuglement dont elle frappe l'entendement, les chaînes honteuses qu'elle fait peser sur nous, les maladies sans nombre qu'elle engendre au dedans comme au dehors. Paul ne l'ignorait pas, il savait que l'iniquité est son propre supplice, puisqu'il dit : «Ils reçoivent en eux-mêmes le juste prix de leurs égarements.» (Rom 1,27) Mais, comme leur insensibilité va au point qu'ils subissent le supplice sans le sentir, qu'ils sont malades sans le savoir, il leur annonce un châtement infligé par des causes extérieures : «Aussi mon peuple est-il devenu captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur. Et les morts se sont multipliés par les ravages de la faim et de la soif.» Remarquez la profonde leçon qu'il joint à la menace du châtement : le coup terrible n'est pas frappé tout d'abord; Dieu ne commence pas par amener la captivité, il la fait précéder de la famine, pour que, dans leur propre patrie, avant de quitter leurs maisons, ils deviennent meilleurs, et n'appellent pas par leur incurable perversité les légions des barbares. Mais, comme ils n'écoutèrent pas ces avertissements, comme ils n'en tirèrent aucun profit, il finit par leur infliger le dernier supplice. Avant d'y venir cependant, il leur avait fait comprendre la grandeur du fléau précurseur, les horreurs de la famine, en disant: « L'enfer a dilaté son âme.» Ce n'est pas que l'enfer ait une âme; Dieu veut seulement, en le personnifiant ainsi, rendre ses menaces plus frappantes, parler lui-même avec plus de force et de vigueur, inspirer à ses auditeurs une terreur plus profonde : Aussi poursuit-il la même image : «Il a ouvert sa gueule, pour ne plus cesser.» On voit là une bête féroce, c'est le malheur vivant qui s'approche pour les dévorer. Et, ce qu'il y a de plus terrible, non seulement il ouvre la gueule, mais encore il persiste dans le même état, montrant que rien ne saurait le rassasier. «Là tombent les premiers de la nation, les grands et les riches, ceux qui l'ont conduite à sa perte.» Pour que vous sachiez donc bien que cela ne s'accomplit pas selon le cours ordinaire de la nature, que le fléau vient de Dieu, que le jugement descend du ciel, le prophète déclare que les hommes éminents et revêtus de la puissance, ceux qui ont tout bouleversé de fond en comble dans la république des Juifs, seront les premières victimes du fléau.

6. C'est à bon droit qu'il les appelle eux-mêmes les fléaux de la nation, par la raison qu'ils n'ont pas gardé le désordre en eux-mêmes et qu'ils ont transmis la contagion aux autres. C'est la nature de toute épidémie : quand elle a commencé dans un homme, elle s'étend

rapidement à tous. «Et quiconque se réjouit en elle;» quiconque se livre au plaisir, aux transports d'une joie folle, s'imaginant posséder des biens immuables, tombera de même et sera pris. «Et l'homme sera humilié, et le plus élevé sera couvert de honte, les yeux superbes s'abaisseront sous le poids de la confusion. Le Seigneur Dieu des armées sera seul exalté dans son jugement.» Voyez encore ici la divine providence. Elle ne frappe pas de mort, elle n'extermine pas le peuple tout entier; elle permet que plusieurs se sauvent, afin qu'ils se corrigent par l'exemple de ceux qui seront enlevés. C'est l'indication donnée dans cette parole: «Ils seront humiliés,» ceux qui seront épargnés, ceux qui resteront. «Et le Seigneur, Dieu des armées, sera seul exalté dans son jugement, et le Dieu saint sera glorifié dans sa justice.» Il y a là deux biens annoncés : l'amélioration produite chez les hommes par la frayeur dont ils seront d'abord saisis; la gloire qui en résultera pour le Seigneur aux yeux de tous. Tel est le sens de ces expressions : «Il sera exalté, il sera glorifié,» par le châtement qu'il exercera, par la vengeance qu'il tirera de ses ennemis. Le jugement dont il parle confirme cette interprétation. «Ceux qui seront dispersés erreront comme des taureaux cherchant leur nourriture, et les agneaux dévoreront ce qu'auront abandonné les morts.» C'est dire combien il y en aura peu qui resteront et quelle sera la solitude de la contrée.

«Malheur à ceux qui traînent leurs péchés comme avec une longue chaîne, et leurs iniquités comme les courroies qui rattachent la génisse au joug. Malheur à ceux qui disent : Qu'elles viennent donc ces choses que Dieu doit accomplir, afin que nous les voyions; que les conseils du saint d'Israël se manifestent, afin que nous les sachions.» Quand les prophètes lançaient si fréquemment leurs menaces et leurs terribles prédictions, les faux prophètes, parlant pour capter la faveur et dissolvant par leurs paroles les énergies du peuple, se vantaient de dire la vérité, accusaient les autres de mensonge. Beaucoup étaient séduits, marchaient à leur suite et ne croyaient pas. D'ailleurs, les prophéties véritables ne s'accomplissaient pas aussitôt après avoir été prononcées, puisqu'il est dans la nature de la prophétie d'annoncer les événements futurs longtemps à l'avance; les prophètes annonçant donc souvent des famines, des pestes ou des guerres qui ne se produisaient pas aussitôt après, les hommes faibles, toujours si nombreux, prenaient occasion de ce retard pour ne pas croire, et c'est alors qu'ils disaient : Qu'ils arrivent donc ces événements qu'on nous annonce; que les choses viennent confirmer vos paroles; montrez-nous dans les faits les desseins de Dieu. – Ainsi donc, sa patience n'ayant servi qu'à les jeter dans l'incrédulité, et par l'incrédulité dans une plus profonde négligence, dans un péché qui mettait le comble aux autres, c'est bien à juste titre que le Prophète déplore ainsi leur sort : Vous traînez à votre suite, comme par une longue chaîne, et la colère du Seigneur, et l'aggravation de vos iniquités. Puisque vous refusez de croire aux paroles, il ne reste plus que les faits pour dompter votre obstination. Les malheurs que vous allez subir, c'est donc vous qui vous les attirez par cette obstination même. – C'est pour cela qu'il s'écrie : «Malheur à ceux qui traînent leurs péchés,» c'est-à-dire, la peine de ces mêmes péchés. – Oui, vous entraînez après vous, comme par une longue chaîne, la vengeance déterminée par la mesure de vos iniquités; vous êtes rattachés au joug comme la génisse qu'on attelle. – Dieu ne saurait mieux exprimer leur attachement au mal et l'ardeur avec laquelle ils pêchent. – Tels qu'un homme qui traîne un fardeau par le moyen d'une forte courroie, vous entraînez après vous la colère de Dieu par l'effet même de votre incrédulité. – Puis il explique comment ils entraînent cette colère : «Ils disent : Qu'ils viennent donc sans retard, ces événements que Dieu doit accomplir, afin que nous les voyions.» – C'est une accusation qu'un autre prophète leur adresse également en ces termes : «Malheur à ceux qui désirent le jour du Seigneur. Que sera ce jour pour vous ? Ténèbres et non lumière, obscurité qui n'a rien de la splendeur du jour.» (Amos 5,18-20) Ces incroyants disaient au fond : Quand viendra donc le jour du supplice et de la vengeance ?

«Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, le doux pour l'amer et l'amer pour le doux.» Il parle toujours de ces mêmes hommes. Comme ils outrageaient les vrais prophètes et les traitaient d'imposteurs, tandis qu'ils honoraient les faux prophètes, renversant ainsi l'ordre des choses, il les proclame malheureux à cause de la perversion même de leur jugement. «Malheur à ceux qui appellent le mal bien,» les fausses prophéties; «et le bien mal,» les vraies prophéties; «qui prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, le doux pour l'amer et l'amer pour le doux.» Quelque sévères et pénibles même que soient leurs paroles, rien de plus doux que les prophètes de la vérité; car, avec leurs menaces, ils éloignent la triste réalité. Quelque doux que soient les discours des prophètes de l'erreur, rien n'est plus amer; avec leurs flatteuses paroles, ils amènent l'accomplissement des malheurs prédits.

7. Remarquez la sagesse du Prophète, voyez comme il retourne leurs idées. Les Juifs n'écoutaient pas les vrais prophètes, dont le langage leur paraissait trop dur; ils donnaient, au contraire, toute leur attention au langage si doux et si flatteur des faux prophètes: Isaïe leur déclare que les choses sont diamétralement opposées, que les premiers sont pleins de douceur, et les seconds pleins d'amertume. C'est encore ainsi que nous devons entendre ce qu'il dit de la lumière et des ténèbres. En effet, les uns conduisaient à l'erreur, et les autres à la vérité; ceux-là menaient le peuple aux ténèbres de l'esclavage après lui avoir en quelque sorte lié les mains, et ceux-ci faisaient tous leurs efforts pour le conduire à la lumière de la liberté. C'est donc parce que les idées de ce peuple étaient tout l'opposé de-ce qu'elles devaient être, qu'il les stigmatise par ces mots : «Ils prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière.»

«Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et qui croient posséder la science.» Ce n'est pas un léger travers de se regarder soi-même comme sage, et de donner ainsi un libre cours à ses pensées. De là vient qu'on dénature toute chose, qu'on appelle le mal bien et le bien mal. Ce reproche, Paul l'adressait également aux philosophes grecs: «Ils se sont proclamés sages, et ils sont devenus fous.» (Rom 1,22) L'auteur des Proverbes exprime ainsi la même pensée : «J'ai vu un homme qui croyait en lui-même être sage; le fou a de meilleures espérances que lui.» (Pro 26,12) Paul revient encore sur cette leçon : «Ne soyez pas prudents en vous-mêmes;» (Rom 12,16) et ailleurs : «Si quelqu'un parmi vous s'imagine être sage en ce siècle, qu'il devienne fou, pour acquérir la vraie sagesse.» (I Cor 3,18) Qu'il ne se fie pas trop à sa propre sagesse, à ses propres pensées; qu'il les repousse, au contraire, et qu'il abandonne son âme à la doctrine de l'Esprit. – Comme il en était donc plusieurs chez les Juifs qui, poussés par la même présomption, dédaignaient les prophètes, les traitant de bergers et de gardeurs de chèvres, ne voulant s'en rapporter qu'à leur prétendue sagesse, et de la sorte s'enfonçant de plus en plus dans ce double péché d'orgueil et d'obstination, ils ne méritaient que trop les lamentations du Prophète : «Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux, et qui s'imaginent posséder la science. Malheur à ceux qui sont forts parmi vous et qui se font gloire de supporter le vin, et qui se croient puissants contre les liqueurs enivrantes.»

Ne vous étonnez pas si, après avoir tout à l'heure fulminé contre l'ivresse, il revient encore sur ce sujet. La plaie est dangereuse et persistante; elle exige des soins continuels. C'est une chose grave, en effet, et bien difficile à guérir, que le grand nombre ne regarde plus comme un péché le plus funeste de tous les péchés, celui qui produit des maux incalculables. De là ces expressions : «Qui mettent leur gloire à supporter le vin et qui se croient puissants contre les liqueurs enivrantes.» Il y a là deux précipices, l'un déterminé par les emportements de l'ivresse, l'autre par les enivrements de la puissance. Si la raison est nécessaire à tous les hommes, elle l'est surtout à ceux qui sont revêtus des prérogatives du pouvoir, de peur qu'emportés par les entraînements de leur dignité même comme par l'impétuosité des grandes eaux, ils ne roulent au fond des abîmes. «Qui justifient l'impie à cause de ses présents, et dépouillent le juste de son droit.» Double accusation encore ici : renvoyer le coupable, condamner l'innocent; et les présents acceptés sont la cause de ces deux crimes. «Aussi, de même que la paille est dévorée par les charbons ardents, ils seront consumés par la flamme qui s'allume.» C'est la rapidité du châtement et la facilité de la vengeance qui s'offrent à nos regards; nous voyons là l'image de leur prochaine extermination.

8. Toutes ces choses nous sont représentées par la flamme, les charbons, la paille et les autres objets de même nature. «Ce peuple sera réduit en poussière jusque dans sa racine, et sa fleur montera comme la poussière elle-même.» Ce qui constitue la force et la durée sera détruit, ce qui fait la gloire s'évanouira, ce qui donne la joie s'écoulera comme l'ombre. «Car ils n'ont pas voulu respecter la loi du Seigneur, Dieu des armées, ils ont outragé la parole du Saint.» C'est toujours la loi qu'il désigne sous le nom de parole. «Et la colère du Seigneur, Dieu des armées, est sur le point d'éclater contre son peuple; il appesantira sa main sur eux, il les a déjà frappés. Son courroux s'est allumé contre les montagnes; les cadavres sont répandus sur les chemins comme la boue. Et tout cela cependant n'a pas encore détourné sa fureur; sa main reste toujours levée.» Il laisse entrevoir là une guerre terrible, dans laquelle il ne sera pas même possible d'ensevelir les morts; ce n'est pas un châtement de plus, c'est une leçon pour amener les survivants, par la vue du malheur des autres, à retrancher au moins quelque chose de leur perversité. Et voyez l'implacable énergie de son langage : il ne se borne pas à dire que les morts resteront sans sépulture, il montre en quelque sorte les cadavres gisants de toute part, objet d'horreur et de dégoût plus que la boue elle-même; rien ne fait frémir les vivants comme un tel spectacle, la mort leur paraît encore moins terrible qu'un pareil état. Il y

a cependant une chose pire, c'est que de tels malheurs ne les corrigeront pas et les laisseront plongés dans les mêmes désordres. A la vue de cette obstination dans le mal, il renouvelle ses menaces au sujet des barbares, il les montre prêts à se déchaîner comme un fléau destructeur. Il poursuit donc en ces termes : «Il lèvera son étendard de telle sorte qu'il soit aperçu des nations éloignées.» De peur que cet éloignement ne soit une occasion de nonchalance et d'oubli, il déclare là qu'il est aussi facile à Dieu d'amener ces légions étrangères qu'il l'est d'élever un étendard et de conduire au combat des hommes prêts et couverts de leur armure, comme on le voit pour des chevaux qui portent déjà le harnais. A peine le signal du départ est-il donné, qu'ils se précipitent hors de leurs barrières. Il est aisé de comprendre, d'après les termes de la prophétie, que les barbares répondront aussitôt à l'appel de Dieu, qu'ils seraient déjà venus depuis longtemps si la bonté divine ne les avait elle-même arrêtés. Cette facilité de la vengeance ressort encore mieux de la parole qui suit : «Son sifflement s'entendra des extrémités de la terre.» Si, en parlant de Dieu, le prophète emploie des images aussi matérielles, n'en soyez pas trop surpris : il accommode son langage aux idées grossières de ses auditeurs, afin qu'ils comprennent bien tous combien la chose est facile à Dieu, avec quelle promptitude elle s'accomplira. Il ajoute : «Et voilà qu'ils accourront avec rapidité. Ils n'éprouveront ni la faim, ni la fatigue, ni le besoin de sommeil.» C'est une hyperbole. Comment seraient-ils à l'abri de la nécessité de manger et de dormir, puisque après tout ils sont hommes et qu'ils participent à notre commune nature ? Ce qu'il veut représenter dans tout cela, c'est la rapidité de leur marche, comme je l'ai déjà dit, l'étrange facilité de leurs invasions.

«Ils ne détacheront pas leurs ceintures et leurs baudriers, ils ne délieront pas les courroies de leurs chaussures. Leurs flèches sont aiguisées et leurs arcs sont tendus. Les pieds de leurs chevaux sont solides comme le roc, et les roues de leurs chars volent comme la tempête. Ils se précipitent comme des lions, et comme des lionceaux ils tombent sur leur proie. Ils la saisissent en criant comme une bête féroce, et l'emportent au loin sans que personne vienne la délivrer. Sa voix retentit en ce jour à cause d'eux comme la voix de la mer en courroux. Ils lèveront les yeux au ciel, ils les abaisseront vers la terre; et partout des ténèbres épaisses, des ténèbres dans leur désolation.» Chaque trait augmente la force du discours et la terreur qu'il inspire; il touche successivement à tout, au décret d'extermination, au déploiement de la puissance, aux armes, aux chevaux, aux chars; la multitude des images sinistres redouble l'anxiété, et la clarté de ces images rend en quelque sorte les objets présents, C'est pour cela qu'il compare les barbares aux lions; il ne s'en tient pas même là, il retrace les rugissements et l'impétuosité de la bête féroce, il va multipliant les expressions figurées et déroulant jusqu'au bout sa métaphore. Il passe ensuite au spectacle de la mer : le tumulte et le bouleversement seront ceux d'une mer soulevée par les vents en démente. Il a donc recours à tous les moyens pour augmenter leur frayeur et faire qu'ils n'aient pas besoin d'être corrigés par la réalité même. Il y a quelque chose de plus effrayant encore, c'est que personne ne viendra les secourir, ni du côté de la terre, ni du côté du ciel; dénués de tout secours humain ou divin, ils seront livrés sans défense à leurs ennemis. Les ténèbres dont il parle sont celles qui s'élèveront de leur propre malheur; ce n'est pas que le soleil ait perdu l'éclat de ses rayons, c'est que les infortunés ne voient que ténèbres en plein midi : c'est ce qu'éprouvent toujours les hommes plongés dans la douleur et l'angoisse. Et, pour vous bien montrer que ces ténèbres ne proviennent pas de la nature de l'air et sont produites par les impressions reçues, il ajoute : «Et partout des ténèbres épaisses dans leur désolation.»